



HAL
open science

La réinvention identitaire : mobilité sociale et linguistique chez des familles transnationales

Justine Noyer

► **To cite this version:**

Justine Noyer. La réinvention identitaire : mobilité sociale et linguistique chez des familles transnationales. Déplacements, dépaysements et décalages, dans les cultures contemporaines des pays de langues romanes, Masarykova Univerzita, Brno; Alliance EDUC, Sep 2023, Brno (Rép. Tchèque), République tchèque. hal-04347486

HAL Id: hal-04347486

<https://hal.science/hal-04347486>

Submitted on 15 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La réinvention identitaire : mobilité sociale et linguistique chez des familles transnationales

Introduction

La mobilité n'est pas seulement synonyme de déplacement géographique mais aussi de porosité des frontières sociales. Notamment, la famille transnationale, où deux partenaires d'origine nationale différente s'unissent, comprend des processus de transformation culturelle, de dialogue face aux normes sociales (Vatz, 2016:60) et de détournement des rôles genrés (Tognetti, 2015). Les rapports d'intimité en contexte globalisé constituent des espaces entre domination et résistance, qui d'un côté renforcent la reproduction sociale et économique de subordination, et de l'autre suscitent l'agentivité et l'émancipation (Sizaïre, 2021:80). Cette présentation s'inspire d'une recherche doctorale en sociolinguistique sur l'investissement linguistique de couples binationaux européens, et s'articule autour de deux problématiques mettant en parallèle mobilité et apprentissage d'une langue seconde, qui d'une part permet de s'éloigner des diktats de sa société d'origine (Kral, 2009:99), et d'autre part d'accéder à une liberté discursive (Dewale&Pavlenko, 2002:294). Deux idéologies sont ainsi remises en question. D'une part, vis-à-vis du genre : les recherches s'accordent sur le fait qu'en contexte migratoire, la femme est limitée à son exploitation et son invisibilisation, rendant ainsi sa position vulnérable et dépendante (Vatz, 2016:60), or les femmes tirent aussi des ressources de la mondialisation, en se constituant des espaces de prise de pouvoir et d'émancipation (Sizaïre, 2021:80). Quant aux hommes occidentaux, ils sont souvent absents des études ou n'apparaissent qu'en second plan (Sizaïre, 2021:370). D'autre part, vis-à-vis de l'origine sociale : dans une situation de précarité durable, les femmes espèrent trouver des libertés sociales et professionnelles dans la société d'accueil (Santelli&Collet, 2013:15). Au contraire, l'étude des migrations très privilégiées voit émerger des rapports de genre particulièrement rigides limitant la femme au travail domestique (Cosquer, 2020:224). Après avoir établi les approches théoriques et présenté le corpus, l'argumentaire se divise en deux parties : la première s'intéresse à l'affirmation d'une nouvelle position sociale et à l'acquisition d'un capital symbolique à travers la mobilité, tandis que la deuxième partie décrit les effets identitaires de la langue seconde permettant une plus grande expressivité émotionnelle.

Cadre théorique

Cette présentation prend pour cadre théorique la notion d'identité désirée développée par Ingrid Piller dans son étude sur les couples bilingues (2002), où la langue seconde devient la voie d'une nouvelle identité où les locuteurs, via leur mobilité, se détachent de leur communauté d'origine et

acquièrent par ce biais un capital symbolique plus ample et accèdent à une expressivité émancipatoire et libératrice (2002:270). Comme le souligne la linguiste Claire Kramsch, « [la langue] est plutôt le médium potentiel de l'expression des aspirations [des jeunes apprenant-e-s], de leurs prises de conscience et de leurs conflits les plus personnels » (2009 :4 dans Zeiter 2018 :272).

Geneviève Zarate, chercheuse émérite en didactique des langues, décrit ce sujet-type comme « [c]elui qui développe consciemment un profil plurilingue et pluriculturel ressenti comme un atout social, multiplie les modes d'appartenances en s'adaptant aux contextes sociaux qu'il traverse tout au long de son parcours personnel. S'il peut n'avoir qu'une nationalité, il développe, à travers la diversité de ses expériences sociales, une capacité à utiliser pour son bénéfice l'écart entre les systèmes de valeurs, en faisant varier la hiérarchie de ses références personnelles, en s'engageant dans un va- et- vient entre les valeurs liées à son identité personnelle et les exigences propres aux contextes dans lesquels il veut assurer sa place. Il se livre ainsi à de fréquents « réglages identitaires » (de Singly, 2003) qui ne sont pas nécessairement des renoncements irréversibles à des espaces-temps intérieurs, mais l'affirmation contrôlée d'une singularité et d'une individualité qui forge une identité fluide, adaptée à un parcours multidimensionnel et nomade » (2008:177).

La langue seconde est alors outil des projections imaginées d'un soi offrant une place à la réinvention identitaire, car dépourvu du poids sociétal et culturel d'origine.

Conditions de l'enquête, contexte sociolinguistique, choix des couples

5 couples européens et hétérosexuels, dont l'un des partenaires est nécessairement italien ou français, ont participé à cette étude (C1, C5, C6, C7, C8). Les informations décrites ont été récoltées lors d'un entretien d'environ deux heures avec la présence des deux partenaires. Les entretiens ont été conduits en français (2), en anglais (2), et en italien (1), mais traduits ici en français par souci de clarté. Les couples font partie de la classe moyenne voire supérieure. Leur rencontre est advenue lors d'une mobilité choisie, pour raisons individuelles ou opportunités professionnelles, et non motivée par nécessités économiques (Koelet & Valk 2014 :113).

I-L'affirmation d'une nouvelle position sociale

La grande majorité des partenaires (8 sur 10) ont expérimentés une mobilité individuelle de longue durée avant de se rencontrer, dont 4 femmes (DEL, ALI, NOR, FAN) et 4 hommes (ADR, MAT, LUT, BEN). Pour 3 de ces conjoints, ce choix s'est souvent fait à l'encontre de l'avis familial.

Delphine dit que son départ dans un lycée hôtelier à 16 ans a «semi-plu» à sa mère, Fanny précise que ses parents étaient très «protecteurs» et que sa mère a tout d'abord refusé qu'elle parte en

Erasmus, et Matéo dit que ses parents étaient «préoccupés» à l'idée qu'il quitte le pays, et parle même de réactions «dramatiques» et «théâtrales».

La rencontre d'un partenaire local a aussi modifié la réaction de certains parents. Naomi dit qu'après avoir rencontré son partenaire français, elle rentrait moins souvent chez ses parents et la faute revenait à son nouveau conjoint, sa mère allant jusqu'à dire que sa fille « avait déménagé loin d'elle à cause de lui ». De même pour la mère de Luther qui accuse sa nouvelle fiancée de le retenir à l'étranger et pense qu'il ne reviendra que « pour son enterrement ». Alice dit que ses parents étaient « sceptiques » à l'idée que son nouveau conjoint soit italien, voyant en lui le poids de la mafia et de la religion. Enfin, Fanny précise que ses amis italiens ont conclu que son petit ami slovaque était finalement « un gentil garçon [...] comme si ils s'attendaient à un homme espiègle ».

Du point de vue des parents, la mobilité est toujours considérée comme limitée dans le temps, le partenaire étranger est souvent démonisé ou réduit à des caractéristiques stéréotypées. Les participants utilisent un champ lexical de l'affect assez prononcé (protectif, appréhensif, préoccupé) qui annonce une certaine emprise sociale considérée comme oppressante ou des traditions étouffantes (Cuche, 2016:147). Dans une étude de Di Bartolo sur les immigrés d'origine italienne en France, une jeune femme exprime le poids « d'une éducation imprégnée de catholicisme, enraciné dans des traditions conservatrices, patriarcales et machistes » (2021:35) et la compare avec sa prise de liberté sociale en France. Alice précise d'ailleurs que dans son pays d'origine « certains de ses amis sont déjà divorcés », alors qu'elle-même est dans une situation de concubinage depuis 4 ans, sans perspective de mariage pour le moment. La mobilité permet donc une rupture avec certains principes restrictifs, et partir vivre dans un nouveau pays semble libérer l'individu d'un monde social considéré alors comme dépassé.

II-L'acquisition d'un capital symbolique

Il est vrai que 3 femmes sur les 5 couples vivent dans leur pays d'origine (C1, C6, C7), mais pour les autres, l'absence ou difficulté de perspective professionnelle est un moteur de mobilité. Fanny précise qu'en Italie, obtenir un emploi dans son domaine serait difficile, que cela nécessiterait « de continuer les études », et que de toute manière « il n'y a pas de perspectives ». Alice « ne s' imagine pas du tout retourner en Pologne pour le moment » et va jusqu'à dire qu'en déménageant en Italie elle « ne voulait pas se retrouver coincer avec des Polonais ».

Les bénéficiaires liés à leur migration font qu'elles n'imaginent pas leur mobilité comme épisodique. Revenir dans leur pays d'origine serait renoncer aux nouvelles libertés acquises, qui ont permis de renforcer leurs conditions sociales et d'accéder à des positions professionnelles plus prestigieuses (Beck&Beck-Gernsheim, 2014 :127). Seul un homme précise que sa migration lui a permis de nouvelles perspectives professionnelles et une meilleure rémunération. Il dit « j'ai trouvé un emploi dans l'industrie automobile [...] il me payait bien, m'ont donnée une opportunité de carrière » ; tandis que la partenaire du couple 1 tente de démontrer à son mari les désavantages que son retour au pays provoquerait. Elle dit « je lui ai expliqué toutes les avantages, (°) /.../ [En France] il a fait tous les jours un trajet de 1H30, avec son costard il transpirait un truc de ouf, parce que ici dans les transports il prend le vélo il est à 10min [...] il était embauché chez Trivago il avait les vacances illimitées [...] T'aurais jamais ça en France [...] si t'arrives ici à 16H15 à la garderie y'a (:) presque plus d'enfants, après tu te demandes comment les autres parents ils font, t'as jamais des horaires comme ça en France, jamais ».

Les autres hommes n'indiquent pas de difficultés à trouver un emploi et sont même, dans 3 couples sur 5 (C1, C5, C8), l'acteur d'une mobilité pour opportunité professionnelle, et dans un couple seulement l'homme a migré pour une opportunité professionnelle de sa partenaire (C6). Dans une étude de Darvishpour (2002) sur des familles iraniennes immigrés en Suède, le point de vue sur un possible retour au pays est sans équivoque : tous les hommes disent qu'ils reviendront, presque toutes les femmes disent que non. Elles craignent en effet qu'un retour au pays leur ferait perdre tous les avantages que l'émigration leur avait procurés, dont notamment le droit au divorce (Beck&Beck-Gernsheim, 2014:127). Dans notre cas, aucuns partenaires n'expriment le désir de revenir au pays, voir même dénigre la possibilité. La migration donne ainsi la possibilité à plusieurs de ces individus de mener une vie active accomplie (Santelli&Collet, 2013:15) et d'augmenter leurs qualités de vie.

III- L'investissement dans une identité désirée

D'autre part, l'intégration dans la société d'immigration passe aussi par un accueil positif de la société d'adoption. Alice dit d'ailleurs qu'elle « se sent accueillie par le pays et par les gens ». La linguiste Aneta Pavlenko note qu'une association positive avec les normes de la communauté d'accueil contribue au désir d'assimilation, et participe à l'apprentissage de la langue locale (Deters, 2011:22). 3 femmes sur 5 connaissaient déjà la langue première de leur conjoint (C1, C5, C6), contre seulement 1 homme (C8), mais tous ont désormais des compétences linguistiques dans celle-ci (Zeiter, 2018 :38) et dans la langue de leur société d'accueil. La moitié des partenaires mentionnent d'ailleurs avoir pris des cours de langue (GAB (C5), MAT (C6), MAR (C7), BEN et FAN (C8)) leur

permettant d'établir de nouvelles relations locales et de faire émerger de nouvelles aspirations personnelles (Zeiter, 2018:272). Roméo dit qu'après avoir visité plusieurs fois le village de sa compagne, apprendre sa langue était simplement devenue « une bonne raison » pour communiquer avec les locaux. Gabriel indique qu'il apprend la langue première de sa compagne pour pouvoir « communiquer avec sa belle-famille », mais aussi par respect de leurs origines culturelles. Fanny précise qu'elle « adore son travail » et qu'elle considère que travailler à l'étranger « l'a fait grandir ». Elle dit aussi que l'apprentissage de l'italien par son mari a permis « une désinhibition » et a « facilité les relations ». Son mari confirme : « je suis convaincu qu'en Italie, on vit de manière différente si on connaît l'italien [...] selon moi, un américain qui ne parle qu'anglais en Italie n'atteindra jamais ce niveau de profondeur spécifique [...] la langue est réellement une clé pour entrer dans certains discours, dans certains niveaux d'échange ». D'autres partenaires font aussi référence à une certaine ouverture d'esprit, où la notion d'apprentissage linguistique est centrale comme vecteur d'intégration.

En outre, le fait de se familiariser avec d'autres normes accordent une plus grande flexibilité face aux normes de genre. Une étude de Carbajal sur des hommes immigrés en Suisse, décrit des pratiques sociales latino-américaines où l'homme doit être responsable, contribué au bien commun, et devenir père, tandis que la culture locale induit la construction d'une nouvelle masculinité aux antipodes de ces principes (2021). Ici, le désir de prendre de la distance sert à se détacher de certains marquages sociaux pourtant très valorisés (Sizaire, 2021:398). Vis-à-vis de l'investissement dans la sphère domestique, Matéo dit partager les points de vue de sa compagne française sur le féminisme, mais considère « manquer de vocabulaire [dans sa langue] pour les exprimer ». Luther voit son implication dans l'environnement familial augmenter avec le temps, et l'entretien avec le couple 2 s'est en parti déroulé alors que Roméo terminait de servir à manger aux enfants. Plusieurs partenaires estiment avoir revu leurs schémas familiaux (Sizaire, 2021:491) pour s'investir dans de nouvelles ressources et relativiser d'anciens positionnements. Les conjoints projettent leurs insatisfactions vis-à-vis de leurs vécus et se forment activement à une réalité qu'ils considèrent plus avantageuse (Zeiter, 2018:272).

IV-La langue seconde comme outil distanciel

L'effet libérateur de la langue seconde est aussi utilisée par plusieurs partenaires comme outil distanciel, permettant à l'individu de s'éloigner des problématiques liées à une charge affective dans la langue première (Dewale&Pavlenko, 2002:273). N'étant par la langue d'héritage, liée à des traditions et des liens culturels forts, la langue seconde permet d'exprimer certaines idées

possiblement perturbantes ou provoquantes dans la langue première, et d'être coupée de toute connexion émotionnelle ou morale (Kral, 2009b:109).

Matéo parle anglais avec sa compagne plutôt que sa langue première, l'italien. Il dit « [ça me] soulage [car je] reprend une partie de moi-même sans tout l'environnement autour, donc c'est seulement moi qui parle en ce moment et pas mes parents, pas mes semblables, pas mon environnement [...] maintenant je sens que j'ai vraiment besoin de m'échapper de cet endroit, mais j'ai un peu de ma personnalité qui est de ce village, donc en parlant anglais c'était une évasion claire, oui, une sorte de frontière dans ma vie ». Le français Luther, qui parle aussi en anglais avec sa compagne, dit « je pense que la langue, sur moi-même, j'ai toujours eu l'impression que la langue désinhibait, la troisième langue, la langue neutre pour nous deux, ça m'aide à dire les choses plus facilement, au lieu du français, [...] je sais pas, pas comme dans les mots de Molière ou dans la langue que ma mère utilise, je n'aimerais pas te dire des choses, donc c'est plus facile en anglais ».

Etant libre de tout lien affectif, l'anglais devient pour ces deux hommes un espace favorable à la création d'une identité personnelle (Kral, 2009 :99). La langue seconde, parce qu'elle appartient justement à un autre monde, provoque un effet libérateur discursif chez les individus (Kral, 2009b :109). Il est d'ailleurs intéressant de noter que ces deux hommes sont ceux vivant dans le pays d'origine de leurs partenaires, Luther ayant trouvé dans sa mobilité de nouvelles perspectives professionnelles mais aussi familiales, et Matéo ayant migré pour une opportunité de carrière de sa conjointe.

Conclusion

En conciliant leurs attentes avec les nouvelles représentations disponibles, ces individus s'engagent dans une identité désirée (Norton & Toohey, 2011 :421). La mobilité permet, particulièrement aux femmes de cette étude, d'obtenir un capital symbolique plus ample et de poursuivre un projet d'ascension sociale (Sizaire, 2021 :397), notamment en termes d'opportunités professionnelles et de liberté de choix. Pour les hommes, elle est synonyme d'aspirations plus personnelles, comme l'investissement dans la sphère domestique et l'intégration par la langue. Une étude de la sociologue Anne-Catherine Wagner sur les classes moyennes en ascension démontre que l'international permet de « jouer avec les signes de son rang social », et notamment de « faire illusion », « bluffer », ou « flouter » les critères permettant de situer socialement une personne. Cette évasion sociale permet alors d'écarter les problèmes de positionnement associés à sa société d'origine et de revendiquer une nouvelle identité (1998 :188). Toutes les femmes de mon corpus sont actrices de leurs mobilités et développent un capital mobilité, linguistique et symbolique, dans le but d'obtenir de meilleures conditions de vie et d'emploi. Les hommes tendent à avoir des conditions de départ plus favorables,

mais Luther et Matéo prouvent que leur mobilité est aussi synonyme de renouveau identitaire, leur permettant de s'investir dans une identité désirée capable de mieux exprimer leurs ressentis (Capua, 2016:271). Tout en différant, les femmes et les hommes de ce corpus élaborent de nouveaux rôles genrés, et l'investissement dans la langue seconde via une mobilité leur accorde un repositionnement identitaire fructifiant.